





586893



PANORAMA

DE LA BATAILLE

DE LA MOSKOWA

PAR M. CH. LANGLOIS,

Auteur des Panoramas

D'ALGER ET DE NAVARIN.



TROISIÈME ÉDITION.





IMPRIMERIE DE DUCESSE.

Quai des Augustins, 55.



Palut XLIV 43

PANORAMA

De la Bataille

DE LA MOSKOWA.

AVANT-PROPOS.

Après un long voyage consacré à l'exploration la plus minutieuse de tous les lieux illustrés par le courage de nos soldats, et pleins du souvenir des désastres qu'avait fait essuyer à l'armée française l'effroyable hiver de 1812, je revis le champ de bataille de la Moskowa, qui, selon l'expression d'Oukounief, était devenu sacré pour les braves de tous les pays, puisqu'il avait été humecté par le sang de quatre-vingt mille héros.... « *Que d'actions éclatantes, dit-il, ne se sont-elles pas perdues dans ce champ de sang et de carnage !!!.... Ces martyrs du patriotisme ont payé leur dette aux pays qui les ont vus naître; ils ont imposé à ceux qui leur ont survécu, la tâche sacrée d'honorer leur mémoire au niveau de la grandeur avec laquelle ils se dévouèrent à la mort!....* »

Pendant près d'un mois, je parcourus cette plaine dans tous les sens, observant et dessinant tous ses détails pour les reproduire ensuite avec

une exactitude religieuse ; presque rien n'y était changé. J'y retrouvai, parfaitement conservée, cette grande redoute à jamais célèbre par la mort de Montbrun, Caulincourt, Lanabert, et cette attaque du 30^e, dans laquelle Bonamy succomba ; le village, les deux grandes redoutes prises par les divisions de Ney et Davoust étaient aussi dans le meilleur état. J'y vis la veuve du général Toutschkof, mort en défendant les redoutes enlevées par le maréchal Ney : après la bataille, elle vint la première sur ce champ couvert de cadavres pour y chercher celui de son mari, mais ce fut en vain : amis et ennemis, il fallut tout confondre dans le même tombeau, sur lequel elle fit élever une chapelle, et le lieu où on avait le plus répandu de sang, devint l'asile du repos et de la prière. Je vis cette femme si spirituelle et si pieuse, et son hospitalité ainsi que celle de M. et M^{me} Vaiekoff, que je me plais à rappeler ici, m'aidèrent à supporter un travail que la chaleur, la sécheresse et un vent violent rendaient extrêmement pénible.

Cette chapelle et les bâtiments de la communauté qui en dépendent sont élevés sur l'emplacement de la plus rapprochée des trois redoutes qui se trouvent dans la direction de la forêt de Schwarzdino, et c'est le seul changement que j'aie eu à signaler.

J'ai étudié sur le terrain les relations des divers auteurs qui ont fait connaître cette bataille gigantesque, et convaincu que l'empereur Napoléon, seul, avait rendu avec clarté et concision, toutes

les phases de ce grand drame, j'ai cru devoir, pour notice explicative du panorama que j'offre aujourd'hui au public, me contenter de reproduire le 18^e bulletin de la grande armée.

Dans cette narration rapide, le génie de l'empereur a indiqué seulement les mouvements généraux ; mais on trouvera dans les notes jointes à ce bulletin, des rapports officiels, et des documents qui sont de nature à donner une idée complète de cette bataille mémorable. Je me suis plu à citer l'auteur Boutourlin, parce que son témoignage, en qualité de Russe et d'aide-de-camp de l'empereur Alexandre, ne saurait être suspect, et que, malgré son excusable partialité en faveur de son pays, il n'a pu s'empêcher cependant de payer un tribut sincère d'admiration à la gloire de l'armée française. J'ajouterai encore quelques anecdotes peu connues et qui peuvent servir de réponse à des insinuations malveillantes de plusieurs auteurs français.

Le 5 septembre, lorsque la redoute de Schwarzdino fut prise, l'empereur demanda à voir les prisonniers : il n'y avait que des blessés restés parmi les morts sur le champ de bataille. Il en témoignait son mécontentement, lorsque le général Caulincourt, frère du duc de Vicence, lui dit : *« Sire, les Russes sont des hommes qu'on démolit, mais qu'on ne prend pas. Eh bien, répliqua l'empereur, après-demain, nous les démolirons ; »* et le 7 au soir cette armée russe si nombreuse, si intrépide, avait perdu cinquante mille hommes et

ne présentait plus que des débris de corps échappés au massacre de Borodino (expression textuelle de l'auteur russe, Boutourlin , t. II).

Dans les reconnaissances minutieuses que l'empereur fit, le 6, de l'armée russe, il arriva sur les hauteurs occupées par le vice-roi d'Italie et qui n'étaient séparées de Borodino que par un faible ruisseau, le *Voïna*. Après avoir ordonné quelques travaux, pour rendre plus forte cette position sur laquelle devait pivoter l'armée française, et avoir approuvé l'emplacement choisi par le général Danthouard, pour les 60 bouches à feu destinées à contrebattre la grande redoute de l'ennemi, on lui fit observer qu'il serait peut-être utile de s'emparer de Borodino : *Je m'en garderai bien*, répondit l'empereur, *ce point fait la sécurité des Russes ; si je m'en emparais, ils pourraient croire leur droite compromise, et s'en aller ; c'est ce que je ne veux pas : je ne suis pas venu de si loin pour qu'ils m'échappent encore. Demain matin, Delzons l'enlèvera ; ce sera l'affaire d'un instant.*

Pour les mêmes raisons, l'empereur rejeta également le projet du maréchal Davoust, de tourner la gauche de l'armée russe, par la vieille route de Smolensk à Moscou ; et il faut en convenir, s'il avait confié le salut de l'armée au hasard de manœuvres qu'il ne pouvait surveiller dans un pays couvert et inconnu ; si, pendant la bataille, il n'avait pas ménagé les réserves avec le plus grand soin, contre des soldats dont l'énergie sauvage ne finissait qu'avec la vie ; si enfin, il avait fait une

faute, une seule faute, devant des hommes qui, à force d'opiniâtreté et d'audace, réparèrent si souvent les leurs, il est possible que cette bataille où il était si important d'obtenir la victoire, eût été un désastre pour nous.

Dans la nuit du 6 au 7, l'empereur faisant une dernière reconnaissance sur tout le front de l'armée ennemie, pour s'assurer qu'elle acceptait enfin cette bataille tant désirée, arriva à la division Gudin commandée par le général Gérard. Il le questionna longtemps sur l'ennemi : l'empereur était charmé et ne cessait de fredonner ce chant d'enthousiasme d'une autre époque :

Et du nord au midi la trompette guerrière

A sonné l'heure des combats, etc.

Le lendemain, l'empereur parcourut le champ de bataille, accompagné par le duc de Vicence, le maréchal Bessièrès, et plusieurs autres généraux de la garde impériale ; après s'être parfaitement rendu compte de la configuration du terrain qu'il n'avait pu que deviner avant la bataille « *Elle serait à recommencer, dit-il, je ne la livrerais pas autrement.* » Dans cette exploration, on découvrit bien quelques corps de la garde impériale russe, mais rien n'annonçait qu'elle eut donné tout entière ; l'empereur était surtout préoccupé de l'absence du régiment de Préobajenskoïe,

qu'on supposait fort de cinq à six mille hommes , et qui correspondait dans l'armée russe au 1^{er} régiment de grenadiers de la vieille garde française. Il croyait qu'on l'avait réservé pour une nouvelle bataille ; mais à quelque distance de Sémenowskoïe, des cadavres amoncelés, broyés par l'artillerie, firent connaître les pertes effroyables qu'avait essuyé cet intrépide régiment : « *Ah ! si je l'avais su !* » dit l'empereur.

NOTA. — Rempli d'admiration pour le tableau de la bataille de la Moskowa , dessiné à grands traits par l'empereur dans son 48^e bulletin , je n'avais pas osé en faire une relation plus détaillée ; mais tant de personnes m'en ont fait sentir la nécessité , que je m'y suis résigné. Il m'a suffi d'ailleurs pour cela de mettre en ordre les nombreux matériaux que j'ai souvent cités , et d'extraire quelques nouveaux passages de l'historien russe Boutourlin , aide-de-camp de l'empereur Alexandre. Ces derniers documents sont d'autant plus remarquables et méritent d'autant plus de confiance , qu'ils sortent de la plume d'un ennemi ; aussi ai-je cru devoir les désigner au lecteur par des guillemets.

Pour rendre intelligible à tout le monde cette bataille si savante et si compliquée , je la fais connaître dans ses trois phases principales : le commencement , le milieu et la fin , phases toujours si distinctes dans les grandes batailles livrées par Napoléon.

Ceux de nos lecteurs qui tiendront à avoir une connaissance parfaite de cette action mémorable , trouveront à la suite de notre relation le 48^e bulletin de la grande armée ; les pièces officielles à l'appui et quelques extraits d'un ouvrage inédit du lieutenant-général Pelet , qui a été acteur dans cette affaire.

EXPLICATION DE LA BATAILLE,

AU MOMENT REPRÉSENTÉ PAR LE TABLEAU.

Le spectateur est placé dans la seule cabane qui ait échappé à l'incendie du village de Séménowskoïe. Les Russes avaient mis le feu à ce village, la veille de la bataille, pour faciliter les mouvements de leur artillerie, et ils avaient employé les débris des maisons à faire des barricades ; qui devaient contribuer à la défense de ce point important.

Pour rendre l'explication du tableau plus facile et plus claire, nous supposons que le spectateur fait face à la cavalerie russe, qui exécute une charge sur un régiment d'infanterie, formé en carré. Placé de cette manière, l'on se trouve dans le sens de la ligne de bataille ; à peu près, au centre de l'armée française, qui vient de s'emparer du village brûlé, et l'on a devant soi toutes les forces de l'ennemi.

A droite, l'horizon est borné par des forêts de bouleaux, au delà desquelles passe la vieille route de Smolensk à Moskou. C'est par ce chemin, hors

de la vue du spectateur, que s'avance le 5^e corps, commandé par le prince Poniatowski. Ce corps, composé entièrement de Polonais, forme l'extrême droite de l'armée française, et combat contre le général russe Touthkoff.

A la gauche du prince Poniatowski se trouve le 8^e corps commandé par le duc d'Abrantès. Ces troupes ne peuvent être aperçues, soit à cause de leur éloignement, soit à cause des forêts qui les dérobent aux regards du spectateur; cependant il est facile de reconnaître leur position à la fumée qui s'élève au-dessus des arbres.

Viennent ensuite les divisions Desaix et Compans, du 1^{er} corps, commandé par le maréchal Davoust. Ces divisions, aux prises avec les forces du prince Bagration, se distinguent assez bien à la lisière des bois.

Les divisions Desaix et Compans sont appuyées par le 3^e corps, sous les ordres du maréchal Ney, qui combat contre les généraux Miloradowitz et Borosdin. A la gauche du 3^e corps, qui est échelonné par division, on remarque, sur un cheval blanc, le maréchal Ney lui-même, qui est dans ce moment peu éloigné d'une de ses batteries.

Le 1^{er} corps de cavalerie, sous les ordres du général Nansouty, occupe l'intervalle entre les troupes du maréchal Ney, et le carré d'infanterie, près duquel se trouve le spectateur. Ce corps, composé de deux divisions de cuirassiers, d'une division de cavalerie légère, et d'une brigade wurtembergeoise, est aux prises avec des régiments de

cuirassiers de la garde impériale russe, qui font un dernier effort pour reprendre la position de Sémenowskoïe.

Le régiment d'infanterie, formé en carré, est le 55^e de ligne. Il fait partie de la division Friant, détachée du 1^{er} corps. Cette division se compose en outre : du 48^e que l'on voit un peu en arrière, marchant en colonne, et franchissant le ravin, pour venir au secours du 55^e vigoureusement attaqué par les cuirassiers russes de l'empereur et de l'impératrice ; du régiment espagnol Joseph Napoléon, régiment habillé en blanc, qui s'avance en colonne, à la gauche du village brûlé ; et du 15^e d'infanterie légère, qui est en bataille derrière la grande batterie d'artillerie, pour la protéger au besoin..

Près du 55^e, on voit le roi de Naples, le général Friant, le général Belliard, un colonel d'état-major et un officier d'ordonnance de l'empereur, qui tous pied à terre, se disposent à entrer dans le carré.

À la gauche du carré, s'appuie une batterie de 80 canons, composée de l'artillerie de la division Friant, de celle des 1^{er} et 4^e corps de cavalerie, et de la batterie de réserve de la garde impériale, appelée *batterie infernale*. L'empereur, qui avait bientôt reconnu l'importance de la position de Sémenowskoïe, et qui ne doutait pas que l'ennemi ne fît tout son possible pour la reprendre, y avait placé cette batterie formidable, commandée par le général Sorbier. C'est en effet sur ce point que se

portèrent la plus grande partie des forces russes. On voit leurs masses d'infanterie arrêtées à peu de distance de nos pièces, ne voulant pas reculer, et ne pouvant pas avancer sous le feu terrible qui les écrase. Quelques-uns des canons de droite tombent un moment au pouvoir de la cavalerie ennemie.

A la gauche de cette batterie, se trouve le 2^e corps de cavalerie, sous les ordres du général Caulincourt. Ce corps est composé d'une division de cavalerie légère commandée par le général Pajol, de deux régiments de carabiniers, et d'une division de cuirassiers. C'est à la tête de cette dernière division que le général Caulincourt a trouvé une mort glorieuse en enlevant la grande redoute que l'on aperçoit un peu plus loin, dans la même direction, sur la crête d'un monticule.

En arrière de ces troupes est placé le 4^e corps de cavalerie, commandé par le général Latour-Maubourg. Il est en bataille sur une seule ligne, sa droite à peu de distance du régiment espagnol Joseph-Napoléon.

Après le 2^e corps de cavalerie, viennent trois divisions d'infanterie du 4^e corps, sous les ordres du vice-roi d'Italie. La première est commandée par le général Morand, la seconde par le général Broussier, et la troisième par le général Gérard, aujourd'hui maréchal de France. Ces trois divisions, sont formées, leur première brigade déployée, et la seconde en colonne. Elles sont engagées dans ce moment avec les corps russes de Doctoroff et d'Ostermann.

A la gauche de cette infanterie est le 5^e corps de cavalerie , sous les ordres du général Grouchy, et ensuite du général Lahoussaye : mais il est impossible de distinguer ces troupes ; on voit seulement la poussière qui s'élève des pieds des chevaux.

Plus loin encore, de l'autre côté de la Kolotcha¹, petite rivière fort encaissée que l'on ne peut apercevoir , et qui coule au pied du village de Borodino , dont on voit les clochers , se trouve la division Delzons, soutenue par 60 pièces de canon, aux ordres du général d'Anthouard. Une fumée épaisse, un peu à droite de Borodino , indique la position de ce corps.

Enfin à l'extrême gauche, et bien au delà du village de Borodino, est la division de cavalerie bavarroise commandée par le général Ornano , qui observe l'immense cavalerie d'Ourvaroff ; laquelle, après avoir fait de ce côté une puissante mais inutile diversion, se décide à se replier sur l'aile droite de l'armée russe.

Maintenant si le spectateur se retourne, et fait face du côté opposé , ses regards se fixeront d'abord sur l'empereur, qui seul , au bord du ravin, observe de son œil d'aigle la marche de cette action terrible, appelée avec raison par lui *une ba-*

¹ Par un rapprochement assez extraordinaire , Kolotcha , en langue russe, veut dire *rivière du carnage*. Au surplus, cela s'explique par les guerres sanglantes dont ce même terrain a été le théâtre aux époques antérieures.

taille de géants, et qui dirige, de ce point central, tout l'ensemble de cette scène immense.

Derrière lui, à peu de distance, dans une plaine labourée par les boulets et les obus des batteries russes, sont les officiers de son état-major.

L'on distingue ensuite, près de là, à droite, une division de la jeune garde, commandée par le général Rognet, qui marche en colonne pour venir soutenir, à tout événement, la division Friant.

Puis enfin, au pied des deux mamelons qui bornent la plaine, on aperçoit les longues lignes de la garde impériale, qui forme la dernière réserve de l'armée.

De ce côté, la vue s'étend jusqu'à une distance d'environ sept lieues. La direction de la route de Smolensk, par laquelle est arrivée l'armée française, se découvre aisément à la poussière que font lever les parcs, les réserves d'artilleries, les détachements isolés, etc., qui se dirigent vers le champ de bataille.

On aperçoit aussi, à l'horizon, un peu à droite des mamelons dont nous venons de parler, les clochers de l'Abbaye de Koloskoïe, où l'empereur avait fait établir les ambulances et tous les secours nécessaires pour les blessés.

RELATION DÉTAILLÉE

DE LA BATAILLE DE LA MOSKOWA.

Après l'affaire de Smolensk , et celle non moins sanglante de Valentina Gora , qui en fut la suite , l'armée française se mit sur trois colonnes , à la poursuite de l'armée russe , et chaque jour était marqué par des combats et des ruines. Viasma , Gjath , furent livrées aux flammes par les Russes ; tout était emporté ou détruit sur cette route que parcourait notre armée. Comment vécut-elle?.... Aussi forte de 180,000 hommes , sous les murs de Smolensk , elle n'en comptait plus qu'environ 126,000 , lorsqu'elle aperçut enfin toutes les forces ennemies (133,000 hommes) disposées à recevoir cette grande bataille après laquelle elle courait avec une ardeur infatigable.

C'est le 5 septembre qu'on la découvrit sur les hauteurs de la rive droite de la Kolotscha et de la Séménowska. Sa position était protégée au loin par une redoute , sur le mamelon escarpé de Schwardino. L'empereur , après avoir reconnu cet

ouvrage, en ordonna immédiatement l'attaque. Dix mille russes, infanterie et cavalerie, sont aussitôt assaillis par l'infanterie du général Compans, et la cavalerie d'avant-garde aux ordres de Murat. Après un combat opiniâtre, les Russes sont refoulés, et la redoute débordée; ses défenseurs l'abandonnent avec les pièces qui la garnissent; mais le 111^e, poursuivant trop vivement l'ennemi, est ramené vigoureusement par une charge de cavaliers russes, qui lui enlèvent deux pièces régimentaires, après en avoir massacré les canoniers, qui aimèrent mieux mourir que de se rendre. La redoute et ses alentours étaient jonchés de morts et de blessés. De là, on voyait parfaitement les nombreux ouvrages qui défendaient la ligne ennemie, ainsi que les ruines fumantes du village de Sémenowskoï, dont la dernière baraque couronnait la partie la plus élevée du champ de bataille. Transportons-nous à ce point, afin de mieux voir les dispositions des deux armées, et de nous rendre bien compte des phases de cette action mémorable, qui eut lieu le 7 septembre 1812.

En regardant la route de France, qui passe par l'abbaye de Koloskoï et de Borodino, et à droite et à gauche de laquelle s'amoncelait l'armée française, la position de l'armée russe était couverte par la Voïna, en avant de Borodino; la Kolotscha; la Sémenowska et l'Agnitza un de ses affluents. Plusieurs divisions d'infanterie légère en défendaient les rives escarpées, et se prolongeaient par

leur gauche, à travers les bois jusqu'au village d'Outitza, occupé par le corps de Toutschkoff, et les milices de Moscow. L'infanterie russe était rangée en bataille sur deux lignes; la première appuyait sa gauche au bois de Schwardino, passait derrière les deux redoutes de gauche, se prolongeait au-dessous du village brûlé de Sémenowska, s'inclinait ensuite derrière la grande batterie du centre, et après avoir franchi la Stromiza, faisait un léger coude pour suivre les hauteurs escarpées de la Kolotscha, sur lesquelles étaient deux fortes batteries retranchées, qui occupaient à Gorki la grande route de Moscow. A l'extrémité de cette ligne et en arrière, à peu de distance de la Moskowa, étaient trois autres redoutes, faites pour protéger le flanc droit de l'armée russe. La deuxième ligne de cette armée, à trois cents toises en arrière de la première, passait par les hauteurs sur lesquelles nous nous sommes placés, et que couronne notre artillerie, au moment représenté par le tableau. La nombreuse cavalerie russe était en bataille, sur deux lignes, déployées en arrière de l'infanterie, prête à déboucher par les intervalles des bataillons tenus en colonnes serrées. Enfin, en arrière de ces lignes, de fortes réserves étaient destinées à parer aux fatalités du combat. Le prince Bagration commandait la gauche, qui s'étendait jusqu'à Sémenowskoïe. Barclay de Tolly dirigeait le centre et la droite, et le prince Kutousoff était généralissime.

De notre côté, l'armée se formait pour l'atta-

que, dans la nuit du 6 au 7. Vis-à-vis la droite des Russes, les divisions Gérard et Morand, du premier corps, ainsi que le 3^e corps de cavalerie, étaient réunis au 4^e corps, commandé par le vice-roi. Devant la gauche de l'ennemi, étaient massés autour de la redoute de Schwardino, Poniatowski et ses Polonais; les 1^{er}, 2^e et 4^e corps de cavalerie aux ordres de Murat; le 8^e corps, réuni au 3^e, sous les ordres du maréchal Ney; 3 divisions du premier corps aux ordres de Davoust, et enfin la jeune et la vieille garde. Telle était la masse énorme que l'empereur pouvait jeter sur la gauche des Russes.

Le 7, à six heures du matin, l'attaque commença par la droite. Soixante pièces de canon, placées derrière un épaulement fait pendant la nuit, en sortirent pour se rapprocher de la redoute de gauche des Russes, et engager avec elle un feu terrible. Trente pièces de canon, aux ordres du général Pernetti, prennent la tête de la division Compans formée en deux colonnes. Après avoir marché quelque temps dans les bois qui avoisinent cette redoute, la première colonne en sortit, et s'en empara; mais le général Compans fut blessé, et lorsque, dans le désordre de cette prise, les Russes revinrent à la charge sur nos troupes, elles abandonnèrent ce point et furent repoussées jusqu'aux bois. C'est alors qu'une des brigades de la division Desaix, le 108^e régiment en tête, déboucha sur le flanc de la même redoute, commença un feu terrible sur les cuirassiers russes, qui dans

une charge à fond avaient enlevé une partie de l'artillerie du général Compans, et les força à l'abandonner. Leur retraite s'exécuta lentement, avec une grande bravoure, et en perdant beaucoup de monde. Le général Desaix ordonna l'attaque de la redoute; elle fut enlevée de nouveau; mais, exposées au feu le plus meurtrier, nos troupes virent leurs chefs disparaître rapidement. Le général Desaix eut le bras fracassé par un biscaien; le colonel Achard du 108^e fut renversé par un boulet, et une attaque vigoureuse des Russes les rendit maîtres de nouveau de cette redoute, où déjà s'étaient amoncelés tant de cadavres. C'est alors que les divisions du 5^e corps s'avancèrent, formées en colonnes d'attaque par le maréchal Ney, et le 8^e corps suivit leur mouvement, déployé sur deux lignes.

La dixième division, après avoir repoussé tous les tirailleurs des avant-postes ennemis, aborda avec la plus grande valeur la redoute de gauche des Russes, qui était en même temps réattaquée par les troupes de la division Compans; de sorte que le 24^e d'infanterie légère et le 57^e de ligne y entrèrent pêle-mêle. L'ennemi, revenu de son premier étonnement, retourna sur ses pas pour reprendre cette redoute, mais la 25^e division marcha pour soutenir la 12^e et l'ennemi fut repoussé. Une charge exécutée avec succès, par la quatrième brigade de cavalerie légère, seconda les efforts de cette infanterie.

Au signal parti de la droite, soixante pièces de canons, aux ordres du général d'Anthouard,

avaient tonné contre Borotino; le 106^e s'élance aussitôt contre ce village, occupé par un régiment de chasseurs de la garde impériale russe. En vain ils opposèrent la plus vive résistance, ils furent obligés d'évacuer le village, après y avoir mis le feu, et de se replier derrière la Kolotcha. Dans cette terrible attaque, le général Plausonne fut tué; mais le 106^e animé par les avantages qu'il venait d'obtenir, se met à la poursuite des Russes, passe les ponts de la Kolotcha et s'avance contre les formidables batteries de Gorki : « tandis qu'il » est foudroyé par ces pièces, les chasseurs de la » garde russe reviennent sur lui, et aidés par les » 19^e et 40^e de chasseurs, ils le rejettent en désordre sur la Kolotcha, où il fut rallié par le 92^e » qui s'était précipité à son secours. » Malgré son peu de succès, cette attaque prolongea les incertitudes du prince Kutusoff, et lui fit craindre de nouvelles attaques sur sa droite; ce ne fut que plus tard qu'il osa la dégarnir et quand déjà une partie de ses réserves et de la garde elle-même eurent été engagées.

« Pendant que l'on se battait avec tant d'acharnement, à la gauche et à la droite, un combat non moins sanglant avait lieu au centre. Le vice-roi, après des efforts inouïs, avait réussi à déboucher des broussailles qui entravaient sa marche, les chasseurs russes des douzième et vingt-sixième divisions, et avait débouché dans la plaine, en face de la grande batterie bastionnée. La division Broussier se logea dans le ravir

» qui se trouve entre Borodino et la grande re-
» doute : la division Morand, soutenue par celle
» de Gérard, s'établit sur le plateau en face de la
» batterie. La division Morand s'avança avec un
» aplomb admirable, sous une pluie de mitraille,
» contre la division Paskéwitch qui, entièrement
» écrasée par le nombre, ne put soutenir ses atta-
» ques et le général Bonami avec le 30^e de ligne
» s'empara de la grande redoute. » (Boutourlin,
page .)

Il est neuf heures, les redoutes de la gauche et du centre ennemi sont en notre pouvoir; si la cavalerie de Montbrun arrive, elle complétera ce succès inouï, et la bataille sera gagnée, lorsque les Russes la croyaient à peine commencée; mais au moment où Montbrun donne ses ordres pour franchir la Séménowska, un des derniers boulets de cette grande redoute l'atteint, et son corps d'armée reste sans direction et sans guide : par lui commence cette série de pertes cruelles que doit nous coûter cette terrible redoute. Le général Morand, blessé grièvement, est remplacé par le général Lanabert qui est tué peu d'instants après; plus tard, Caulincourt remplace le général Montbrun; s'empare un instant de cette grande redoute et y est tué, comme Lasalle l'avait été à Wagram, d'une balle au milieu du front. Avant eux le général Bonami qui y était entré le premier, percé de vingt-un coups de baïonnettes, y était tombé au pouvoir de l'ennemi; mais laissons parler l'historien russe lui-même, il dira les efforts que l'on dut faire pour la reprendre.

« Les généraux Koutaizoff et Yermoloff, con-
 » vaincus que ce malheureux événement (la prise
 » de la redoute) pouvait fixer le sort de la jour-
 » née en faveur des Français en leur donnant la
 » faculté de percer le centre de la position , se dé-
 » terminèrent à y remédier sur-le-champ en se
 » mettant à la tête d'un bataillon du régiment
 » d'Outa, qu'ils tirèrent du corps de Doctoroff,
 » pour le diriger sur la batterie perdue. Sous la
 » protection de ce bataillon, les débris dispersés
 » de la division Paskévitsch se rallièrent en co-
 » lonnes informes, et revinrent à la charge. Le gé-
 » néral Raieffskoï les fit soutenir par le 18^e régi-
 » ment de chasseurs, tandis que les 19^e et 40^e de
 » chasseurs attaquaient par la gauche les Fran-
 » çais qui occupaient la batterie, et que le général
 » Vassilezicof, avec quelques régiments de la
 » douzième division, les assaillait par leur droite.
 » Le général Paskévitsch dirigea le reste de la
 » douzième division sur les derrières des troupes
 » françaises logées dans la grande batterie, et men-
 » naça de les couper du gros de la division Mo-
 » rand, demeurée sur le plateau.

» Ces moyens combinés eurent le succès désiré.
 » Le 30^e de ligne, accablé, fut rejeté en désor-
 » dre sur sa division, après avoir laissé dans la
 » batterie la plus grande partie de son monde,
 » ainsi que le général Bonami, qui fut fait prison-
 » nier; les débris furent vivement poursuivis,
 » par les escadrons de Korf qui, d'après les ordres
 » du général Barclay, s'étaient portés sur ce point

» avec les régiments de dragons de Sibérie et
» d'Irkousch¹. »

Cependant Bagration veut, à tout prix, reprendre les deux redoutes de gauche occupées par les divisions de Ney et Davoust ; toutes les réserves sont appelées ; même des régimens de la garde sont mis en mouvement : Ney voit l'orage sans s'émouvoir, et s'adressant à l'officier d'ordonnance d'Hautpould : *Allez dire à l'empereur les efforts que fait l'ennemi, et qu'il serait nécessaire que je fusse appuyé.* — Pendant que cet officier va remplir sa mission, le roi de Naples qui avait déjà reçu de l'empereur l'ordre de se porter en avant et de voir ce qui se passait aux redoutes, s'y rend au galop suivi par sa cavalerie ; à son arrivée, nos troupes légères rentrèrent dans la deuxième redoute, dont elles étaient repoussées ; les cuirassiers russes chargent cette infanterie, mais ils sont reçus par une vive fusillade et ramenés vigoureusement par la première brigade de la division Bruyère. Une charge des régiments wurtembergeois, de la brigade Beurmann, fut faite en même temps avec le plus grand succès sur l'infanterie russe qui marchait à la première redoute.

¹ Quel Français n'éprouverait pas un sentiment d'admiration et d'orgueil à l'énumération de toutes les forces mises en mouvement, d'après le témoignage même d'un officier russe, pour attaquer un seul de nos régiments, le 30^e de ligne, qui venait de s'emparer d'une redoute, et qui, dans cette attaque difficile, avait déjà éprouvé de grandes pertes !

Tout le premier corps de cavalerie se porte derrière ces redoutes : notre artillerie en couronne les hauteurs : le 4^e corps de cavalerie reçoit aussi l'ordre de s'avancer ; de passer la Séménowska, et de charger les pièces de canons russes qui étaient au village brûlé (position la plus importante de l'ennemi.) Le général Latour-Maubourg, à la tête des cuirassiers saxons, débouche malgré le feu de l'artillerie et de l'infanterie, les charge, en sabre un grand nombre et se maintient dans la position, pendant que le général Nansouty, à la tête de la division de cuirassiers du général Saint-Germain, charge vigoureusement tout ce qui se trouve à droite des deux redoutes et balaie la plaine jusqu'au ravin du village. Le huitième corps d'infanterie, arrivant alors sur les hauteurs, reçut l'ordre du maréchal Ney, de se porter à droite pour attaquer, de concert avec Poniatowski, l'extrême gauche des Russes.

Là finit la première phase de cette grande bataille : il était environ dix heures ; tous les principaux obstacles qui défendaient la position des Russes, la Voïna, la Kolotscha, la Séménowska et l'Agnitza, étaient franchis ; notre ligne s'étendait sans interruption, depuis Borodino jusqu'à Outitza, où Poniatowski commandait avec des succès variés.

Dans cette situation, l'empereur ordonne une charge de front, l'aile droite en avant ; le maréchal Ney resserre sa position, et avec ses trois divisions et les deux du premier corps, il déborde

toujours la gauche de l'ennemi qu'il combat avec une énergie indomptable. Pendant ce temps, l'officier d'ordonnance d'Hautpould, qui d'abord avait été envoyé par l'empereur à la division Claparède, fut rappelé à celle de Friant, qui depuis longtemps avait reçu de l'empereur lui-même l'ordre de se tenir prêt à marcher, aussitôt que les redoutes de gauche des Russes seraient enlevées. Il conduisit cette division à la hauteur de ces redoutes, et dans la direction de Sémenowskoï. Elle fut aussitôt accueillie par une grêle de balles et de mitraille, lancées par la 5^e redoute et les nombreuses troupes qui la défendaient.

Ceux qui ont connu le général Friant, savent que nul n'avait plus d'intrépidité et d'audace que lui : ce vieux général fait aussitôt battre la charge et lance sa division au pas de course ; la résistance opiniâtre de l'ennemi ne put arrêter ce mouvement ; il est rejeté de l'autre côté du ravin de Sémenowskoï, abandonnant la troisième redoute, dont il ne put, ainsi que des deux premières, enlever les pièces. Le général Dufour, à la tête du 45^e léger, franchit le ravin, et changeant de direction à gauche, il s'empara du village et s'y établit de l'autre côté, soutenu par le reste de la division, en colonnes par brigades.

Le général Friant commençait à se prolonger par sa droite, pour faire jonction avec le maréchal Ney ; mais déjà l'ennemi revenait à la charge avec cette intrépidité opiniâtre dont il donna tant de preuves dans cette terrible journée. Force fut au

général Friant de resserrer sa position. Il fit aussi passer le ravin au 35^e qui se forma en carré à l'extrémité du village et tint en réserve, et autant que possible à couvert, le 44^e et le régiment espagnol Joseph Napoléon.

Protégée par de nombreuses batteries, la cavalerie ennemie tenta plusieurs charges sur nos troupes, qui les reçurent à bout portant sans en être ébranlées, et se firent ainsi un rempart de cadavres d'hommes et de chevaux.

Dans cette position, l'armée ennemie était percée; derrière ces lignes épuisées, le plateau était couvert de débris : les divisions Davoust, celles de Ney, et le premier corps de cavalerie, qui les liait à la division Friant, avançaient toujours, quoique lentement. Encouragé par ce qui se passait à sa gauche, Poniatowski et ses Polonais redoublant d'efforts, obtenaient des succès cruellement disputés. Dans cette lutte, le général russe Toutschkoff fut tué.

« Cependant nos ennemis étaient toujours
» maîtres de la grande redoute; le vice-roi diri-
» geait contre elle et les troupes qui la soutenaient,
» un feu épouvantable; la 26^e division russe, for-
» tement entamée par tout ce qu'elle avait déjà
» souffert, fut entièrement foudroyée; on fut
» obligé de la faire remplacer par la division Li-
» kaczeff, du corps de Doctoroff. » Le prince
Eugène se disposait à une attaque décisive, lorsqu'il fut rappelé à la division Delzons, assaillie par la cavalerie russe.

Le général Ouvaroff, à la tête du premier corps de cavalerie, venait en effet de passer la Kolotcha, et avec les Cosaques de Platof, il avait ramené la division de cavalerie légère d'Ornano, qui repassa la Voïna. La division Delzons, qui défendait le village de Borodino, n'eut que le temps de se former en carrés, par régiments. Le vice-roi dut se jeter lui-même dans celui du 84^e; mais Ouvaroff, après avoir essayé plusieurs charges, où il perdit beaucoup de monde, ne se voyant pas assez fort pour les entamer, prit le parti de repasser la Kolotscha.

Rassuré sur sa gauche, le vice-roi concentra ses principaux efforts contre la grande redoute. Le roi de Naples, de son côté, donnait l'ordre au général Caulincoart, qui avait remplacé Montbrun, de passer le ravin de Sémenowskoï et d'aborder la grande redoute. Napoléon fit marcher, pour soutenir ces attaques, la légion de la Vistule, commandée par le général Claparède, qui, jusqu'alors, avait été tenue en réserve avec la jeune garde.

« A la vue des forces prodigieuses que les
» Français allaient mettre en action contre le cen-
» tre, le général Barclay résolut de le renforcer
» avec ses dernières réserves. Le corps d'Oster-
» mann vint de l'aile droite se mettre en pre-
» mière ligne à la place du corps de Roienskoï,
» qui se trouvait pour ainsi dire anéanti. Les ré-
» giments Préobajenski et Sémenowskoïe, de l'in-
» fanterie de la garde, furent placés derrière le
» 4^e corps, en arrière de ces deux régiments,

» l'on déploya les 2^e et 3^e corps de cavalerie ; ces
» derniers enfin furent soutenus par les régiments
» des chevaliers gardes , et de la garde à cheval.
» Cette accumulation des réserves les exposait à
» la vérité aux coups des formidables batteries
» françaises , mais elle était devenue indispen-
» sable , pour défendre efficacement la partie me-
» nacée. (Boutourlin , page 342.)

» La cavalerie française du 2^e corps , exécuta
» de la manière la plus brillante , les ordres
» qu'elle avait reçus ; elle franchit avec audace
» le ravin de Sémenowskoï et se précipita sur la
» ligne des Russes. Plusieurs régiments du corps
» d'Ostermann firent bonne contenance et diri-
» gèrent contre les escadrons français un feu
» nourri et meurtrier ; néanmoins Caulincourt
» avait réussi à la tête des cuirassiers de Vathier ,
» à dépasser la grande redoute et à y pénétrer par
» la gorge ; il y trouva une mort glorieuse , et le
» 5^e de cuirassiers fut obligé d'abandonner l'ou-
» vrage. Les 2^e et 3^e corps de cavalerie russe
» furent lancés contre le second corps ; de san-
» glantes mêlées eurent lieu et quelques régiments
» français perdirent du terrain et furent ramenés
» sur leur infanterie. (Boutourlin , page 343.)

» Pendant que ces charges avaient lieu près de
» la redoute , les colonnes du vice-roi en appro-
» chaient rapidement. Les 21^e de ligne de la
» division Gérard , 47^e de celle de Moraud , 9^e
» et 35^e de celle de Broussier , l'attaquèrent de
» front et en flanc. Les bataillons de la division

» Likaczew, qui la défendaient, déjà affaiblis par
» les pertes qu'ils avaient essuyées, ne purent ré-
» sister davantage. Ne voulant pas recevoir de
» quartier, ils furent tous massacrés, et le général
» Likaczew, qui s'était jeté au milieu des Français,
» pour y trouver la mort, fut fait prisonnier. »

Les vingt-une pièces de canon qui armaient cette redoute, sont restées en notre pouvoir. La seconde phase de cette bataille est terminée; le moment décisif approche. L'empereur veut voir par lui-même, et va d'abord aux redoutes de gauche; ensuite il se dirige sur Séménowskoïe. De là il a pu voir toutes les réserves russes amoncelées, et il a devancé leurs projets. La batterie infernale de la vieille garde, conduite par le général Sorbier, est accourue sur les hauteurs de Séménowskoïe, pour soutenir les batteries déjà si nombreuses qu'y avait établies le roi de Naples; et afin d'appuyer la division Friant, il a fait avancer la division Roguet de la jeune garde, conduite par le maréchal Mortier. Dans cet instant, la division Claparède arrivait derrière la grande redoute, où elle devait se tenir à couvert. Tout était donc en mesure de notre côté, soit pour l'attaque, soit pour la défense.

Mais les Russes veulent accomplir le serment qu'ils ont fait devant l'image sacrée de sainte Serge de vivre ou de mourir pour leur religion et leur patrie; leurs masses se portent avec fureur pour reprendre les positions qu'elles n'ont pu conserver.

Sur toute la ligne elles recommencent le combat avec un nouvel acharnement.

En arrière de la grande route, les divisions, Gérard, Morand et Broussier se précipitent à la rencontre des Russes, franchissant le ravin qui les couvre, et parviennent sur le plateau opposé. A droite et à gauche de ces divisions, les 2^e et 3^e corps de cavalerie française soutiennent contre le 2^e et 3^e corps de cavalerie russe, les régiments de chevaliers gardes et de la garde russe réunis; un combat dont je ne puis mieux faire connaître l'opiniâtreté qu'en énumérant les pertes qui en furent le résultat. Des quatre frères Orlof, deux furent tués; le troisième reçut six blessures et fut mutilé; le quatrième en reçut huit et eut son escadron anéanti, sans vouloir quitter le champ de bataille¹. Le lendemain on trouva des carabiniers français qui s'étaient fait tuer, après avoir traversé toutes les lignes de l'armée ennemie.

Au centre, en avant de la division Friant, 80 pièces de canon françaises arrêtent d'abord et écrasent ensuite les colonnes russes, qui se tiennent, pendant deux heures, serrées sous la mitraille, ne pouvant pas avancer et ne voulant pas reculer. Les cuirassiers russes appuient le mouvement de leur infanterie et chargent à différentes reprises sur l'artillerie, la cavalerie et l'infanterie françaises; ils pénètrent même dans quelques batteries où ils causent de grands ravages.

¹ C'est ce même officier qui a signé avec la Porte-Ottomane le traité d'Unkiar-Skelessi.

« Enfin , à droite , dans cette plaine fatale où
» l'enfer semble avoir déchaîné toutes ses fureurs ,
» où sept cents bouches à feu , réunies sur un es-
» pace d'environ cinq cents toises , la sillonnent
» dans tous les sens , et vomissent la mort sur les
» masses des défenseurs comme des assaillants ,
» les Russes se flattent en vain d'arrêter les colon-
» nes de Ney , secondées de celles de Davoust , qui ,
» bien que mitraillées cruellement , continuent
» leur mouvement avec une constance admirable.
» L'accroissement du danger ne faisait que redou-
» bler l'ardeur et la bravoure du soldat français...
» Toute la ligne des colonnes russes s'ébranla au
» pas de charge et vint croiser la baïonnette avec
» celle des ennemis. Le choc est terrible ; aucun
» des deux partis ne veut céder la victoire qui
» semble devoir dépendre de ce moment. Il s'en-
» suit une mêlée affreuse , où de part et d'autre
» on épuisa les prodiges d'une valeur presque sur-
» naturelle. Fantassins , cavaliers , artilleurs des
» deux partis , confondus pêle-mêle , présentent
» le spectacle horrible d'une masse informe de
» combattants , qui se mesurent corps à corps
» avec la rage du désespoir. »

(*Boutourlin.*)

Tel est le moment représenté par le Panorama,
moment où la victoire, qui semble encore indécise,
va bientôt être fixée par l'empereur.

PIÈCES OFFICIELLES

RELATIVES A LA BATAILLE DE LA MOSKOWA.

18^e bulletin de la Grande Armée.

Mojaisk, le 10 septembre 1812.

Le 4 septembre 1812, l'empereur partit de Ghïat et vint camper près de la poste de Gritueva.

Le 5 à six heures du matin, l'armée se mit en mouvement ; à deux heures après midi, on découvrit l'armée russe ; placée, la droite du côté de la Moskowa, la gauche sur les hauteurs de la rive droite de la Kolotcha. A mille toises en avant de la gauche, l'ennemi avait commencé à fortifier un beau mamelon entre deux bois, où il avait placé neuf à dix mille hommes. L'empereur, l'ayant reconnu, résolut de ne pas différer un moment, et d'enlever cette position. Il ordonna au roi de Naples de passer la Kolotcha avec la division Compans et la cavalerie. Le prince Poniatowski, qui était venu par la droite, se trouva en mesure de

●

tourner la position. A quatre heures l'attaque commença. En une heure de temps, la redoute fut prise avec ses canons, et le corps ennemi, chassé du bois et mis en déroute, après avoir laissé le tiers de son monde sur le champ de bataille. A sept heures du soir le feu cessa.

Le 6, à deux heures du matin, l'empereur parcourut les avant-postes ; on passa la journée à se reconnaître. L'ennemi avait une position très-resserrée. Sa gauche était fort affaiblie par la perte de la position de la veille ; elle était appuyée à un grand bois, soutenue par un beau mamelon couronné d'une redoute, armé de vingt-cinq pièces de canon. Deux autres mamelons couronnés de redoutes, à cent pas l'une de l'autre, protégeaient sa ligne¹ jusqu'à un grand village que l'ennemi avait démoli et brûlé, pour couvrir le plateau d'artillerie et d'infanterie, et y appuyer son centre². Sa droite passait derrière la Kolotcha, en arrière du village de Borodino, et était appuyée à deux monticules couronnés de redoutes et de batteries. Cette position parut très-belle : il était facile de manœuvrer et d'obliger l'ennemi à l'évacuer, mais cela aurait remis la partie et cette ligne

¹ Ces deux mamelons, visibles en effet, eu arrivant par la route de Smolensk, s'effacent entièrement lorsqu'on est du côté opposé : aussi, les redoutes dont parle le bulletin paraissent-elles être en plaine aux yeux de celui qui se trouve au village brûlé.

² Le village dont il est question est celui de Sémenowskoïe, où est placé le spectateur.

ne fut pas jugée tellement forte, que l'on dût éluder le combat. On pouvait aisément reconnaître que les redoutes n'étaient qu'ébauchées ; le fossé peu profond, non palissadé, ni fraisé. On évaluait les forces de l'ennemi à cent vingt ou cent trente mille hommes. Nos forces étaient égales, mais la supériorité de nos troupes n'était pas douteuse.

Le 7, à deux heures du matin, l'empereur, entouré des maréchaux, était à la position prise l'avant-veille. Quoiqu'au mois de septembre, il faisait aussi froid qu'en décembre en Moravie. A cinq heures et demie le soleil se leva sans nuages ; la veille il avait plu : « *C'est le soleil d'Austerlitz,* » dit l'empereur : l'armée en accepta l'augure. On battit un ban, et on lut l'ordre du jour qui suit :

« Soldats, voilà la bataille que vous avez tant désirée ! désormais la victoire dépend de vous ; elle nous est nécessaire ; elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver, et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitepsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée ; que l'on dise de vous : « *Il était à cette grande bataille sous les murs de Moskou.* »

Au camp impérial sur les hauteurs de Borodino,
le 7 septembre, à 2 heures du matin.

L'armée répondit par des acclamations réitérées. Le plateau sur lequel se trouvaient les troupes était couvert des cadavres russes du combat de l'avant-veille.

Le prince Poniatowski , qui formait la droite , se mit en mouvement pour tourner la forêt à laquelle l'ennemi appuyait sa gauche. Le prince d'Eckmühl se mit en marche le long de la forêt ; la division Compans en tête. Deux batteries de soixante pièces de canon chacune , battant la position de l'ennemi , avaient été construites pendant la nuit.

A six heures , le général comte Sorbier , qui avait armé la batterie droite avec l'artillerie de la réserve de la garde , commença le feu. Le général Pernetty , avec trente pièces de canon , prit la tête de la division Compans (4^e du premier corps) qui longea le bois ; tournant la tête de la position de l'ennemi. A six heures et demie , le général Compans est blessé : à sept heures le prince d'Eckmühl a son cheval tué : l'attaque avance ; la mousqueterie s'engage. Le vice-roi , qui formait notre gauche , attaque et prend le village de Borodino que l'ennemi ne pouvait défendre , ce village étant sur la rive gauche de la Kolotcha. A sept heures , le maréchal duc d'Elchingen se met en mouvement , et sous la protection de soixante pièces de canon que le général Foucher avait placées la veille contre le centre de l'ennemi , se porte sur les redoutes. Mille pièces de canon vomissent de part et d'autre la mort.

A huit heures , les positions de l'ennemi sont enlevées , ses redoutes prises , et notre artillerie couronne les hauteurs. L'avantage de position qu'avaient eu pendant deux heures les batteries russes ,

nous appartient maintenant ; les parapets, qui ont été contre nous pendant l'attaque , redeviennent pour nous. L'ennemi voit la bataille perdue qu'il ne la croyait que commencée. Partie de son artillerie est en notre pouvoir ; le reste est évacué sur ses lignes en arrière. Dans cette extrémité, il prend le parti, pour rétablir le combat, d'attaquer avec toutes ses masses les fortes positions qu'il n'a pu garder. Trois cents pièces de canon françaises, placées sur ces hauteurs, foudroient ses masses, et les soldats russes viennent mourir au pied des mêmes parapets qu'ils avaient élevés les jours précédents avec tant de soin, et comme des abris protecteurs.

Le roi de Naples, avec la cavalerie, fit diverses charges. Le duc d'Elchingen se couvrit de gloire et montra autant d'intrépidité que de sang-froid. L'empereur ordonna une charge de front, la droite en avant ; ce mouvement nous rend maîtres des trois quarts du champ de bataille. Le prince Poniatowski se bat dans le bois avec des succès variés.

Il restait à l'ennemi ses redoutes de droite : le général comte Morand y marche et les enlève ; mais à neuf heures du matin, attaqué de tous côtés, il ne peut s'y maintenir. L'ennemi encouragé par ce succès, fit avancer sa réserve et ses dernières troupes, pour tenter encore la fortune : la garde impériale en fait partie. Il attaque notre centre, sur lequel avait pivoté notre droite. On craint cependant un moment qu'il n'enlève le village brûlé ; la division Friant s'y porte ; quatre-vingts pièces de

canon françaises arrêtent d'abord et écrasent ensuite les colonnes ennemies, qui se tiennent pendant deux heures, serrées sous la mitraille, n'osant pas avancer, ne voulant pas reculer, et renonçant à la victoire. Le roi de Naples décide leur incertitude ; il fait marcher le 4^e corps de cavalerie, qui pénètre dans les brèches que la mitraille de nos canons a faites dans les masses serrées des Russes, et les escadrons de leurs cuirassiers ; ils se débandent de tous côtés. Le général de division comte Caulincourt, gouverneur des pages de l'empereur, se porte à la tête du 5^e de cuirassiers, culbute tout, entre dans la redoute de gauche par la gorge. Dès ce moment, plus d'incertitude, la bataille est gagnée : il tourne contre les ennemis, les vingt-une pièces de canon qui se trouvent dans la redoute. Le comte Caulincourt, qui venait de se distinguer par cette belle charge, avait terminé ses destinées ; il tombe, frappé par un boulet : mort glorieuse et digne d'envie.

Il est deux heures après midi, toute espérance abandonne les Russes : la bataille est finie, la canonnade continue encore ; l'ennemi se bat pour sa retraite et pour son salut, mais non plus pour la victoire.

La perte des Russes est énorme ; douze à treize mille hommes et huit à neuf mille chevaux ont été comptés sur le champ de bataille ; soixante pièces de canon et cinq mille prisonniers sont restés en notre pouvoir.

Nous avons eu deux mille cinq cents hommes

tués et le triple blessés : notre perte totale peut être évaluée à dix mille hommes ; celle de l'ennemi à quarante ou cinquante mille ¹. Jamais on n'a vu pareil champ de bataille. Sur six cadavres, il y en avait un français et cinq russes. Quarante généraux russes ont été tués, pris ou blessés ; le général Bagration a été blessé.

Nous avons perdu le général de division comte Montbrun, tué d'un coup de canon ; le général comte Caulincourt, qui avait été envoyé pour le remplacer, tué d'un même coup une heure après.

Les généraux de Brigade Compère, Plauzonne, Marion, Lanabert, Huart, ont été tués ; sept ou huit généraux ont été blessés, la plupart légèrement. Le prince d'Eckmühl n'a eu aucun mal. Les troupes françaises se sont couvertes de gloire et ont montré leur grande supériorité sur les troupes russes.

Telle est, en peu de mots, l'esquisse de la bataille de la Moskowa, donnée à deux lieues en arrière de Mojaïsk, et à vingt-cinq lieues de Moskow, près de la petite rivière de la Moskowa. Nous

¹ Larey, chirurgien en chef de l'armée française, évalue à 42 ou 43,000 hommes nos pertes dans cette bataille, parmi lesquels 9,500 blessés portés aux ambulances ; mais il faut observer qu'un pareil nombre d'individus, blessés moins grièvement, suivaient les différents corps. Quand on pense que dans l'armée russe, comme de notre côté, ces hommes ne sont pas portés sur l'état des pertes du champ de bataille, l'imagination se refuse à penser à l'immensité de braves atteints dans cette terrible journée.

avons tiré soixante mille coups de canon, qui sont déjà remplacés par l'arrivée de huit cents voitures d'artillerie qui avaient dépassé Smolensk avant la bataille. Tous les bois et les villages, depuis le champ de bataille jusqu'à Mojaïsk, sont couverts de morts et de blessés. On a trouvé ici deux mille morts ou amputés russes. Plusieurs généraux et colonels sont prisonniers.

L'empereur n'a jamais été exposé; la garde, ni à pied ni à cheval, n'a pas donné et n'a pas perdu un seul homme. La victoire n'a jamais été incertaine. Si l'ennemi, forcé dans ses positions, n'avait pas voulu s'en emparer de nouveau, nous aurions eu plus de monde que lui hors de combat; mais il a détruit son armée en la tenant, depuis huit heures jusqu'à deux, sous le feu de nos batteries, et en s'opiniâtrant à reprendre ce qu'on lui avait enlevé : c'est la cause de son immense perte.

Tout le monde s'est distingué : le roi de Naples et le duc d'Elchingen se sont fait remarquer.

L'artillerie, et surtout celle de la garde, s'est surpassée. Des rapports détaillés feront connaître les actions qui ont illustré cette journée.

Rapport de la division Compans.

Lorsque le 5 au soir, le général Compans dut attaquer *la redoute de Schwardino*, il fit les dispositions suivantes : à la tête des 57^e et 61^e régiments de ligne, et de l'artillerie à pied et à cheval de la division, il se dirigea sur cette redoute, de manière à en former l'attaque par le terrain compris entre le village de Schwardino, et le grand bois par lequel les troupes polonaises devaient venir appuyer cette attaque. Le 25^e régiment, qu'il avait dirigé sur le village de Schwardino, devait, après en avoir délogé l'ennemi, marcher de son côté sur la redoute, et concourir à son attaque. Le 111^e régiment, qu'il avait dirigé sur la gauche de ce même village, devait agir selon les circonstances, sur la droite et sur les derrières des troupes employées à la défense de la redoute. Ces dispositions furent très-fidèlement suivies. Le moment d'attaquer la redoute de vive force approchait, et j'allais en donner le signal, lorsque j'observai qu'un mamelon qui se trouvait à demi-portée de fusil de la redoute, vers le centre du terrain que mes troupes occuperaient dans l'attaque, n'était guère moins élevé qu'elle, et pouvait nous devenir très-utile. Six compagnies de voltigeurs reçurent ordre d'en chasser l'ennemi, de

s'y établir et de faire un feu continu sur les canonniers qui servaient l'artillerie, dont la redoute était armée. Cet ordre fut promptement exécuté, et aussitôt je donnai le signal de l'attaque qui commença simultanément sur tous les points.

Autant l'attaque fut vive, autant la résistance fut opiniâtre. L'infanterie ennemie, déployée à droite et à gauche de la redoute, et soutenue par de fortes réserves de toutes armes, vit l'approche de mes colonnes au pas de charge sans en être ébranlée : celles-ci arrêtaient leur mouvement à demi-portée de pistolet de l'ennemi, et se déployaient sous son feu. Dès ce moment un feu terrible de mousqueterie et d'artillerie s'engage entre les deux lignes opposées.

Dans ces entrefaites, une batterie polonaise qui, quelque temps auparavant, avait pris position sur un autre mamelon, à environ trois cents toises en arrière du terrain qu'occupaient alors les troupes que je dirigeais en personne, redoubla son feu sur la redoute; et d'un autre côté, un corps de cavalerie commandé par le roi de Naples, se porta sur ma droite dans un vaste champ qui me séparait du bois par lequel l'infanterie polonaise devait déboucher. Mais cette cavalerie qui ne tarda pas à être chargée par celle de l'ennemi, se vit forcée de faire un mouvement rétrograde.

Cependant, le feu des deux lignes opposées se prolongeait depuis longtemps, sans que d'aucun côté il se fît le moindre mouvement soit en avant, soit en arrière.

Au milieu de tant de bruit et de carnage, il n'était pas plus possible à nos officiers qu'à ceux de l'ennemi, de faire parvenir aux oreilles des soldats, ni cri d'excitation, ni commandement. Cette situation était pénible; le dénouement en devenait urgent. Deux bataillons me restaient en réserve, j'en dirigeai un sur mon extrême droite, où je le formai en colonne d'attaque: je plaçai derrière lui une batterie de quatre canons chargés à mitraille, et aussitôt je lui ordonnai de démasquer cette batterie par un mouvement à droite, et de marcher sur la gauche de l'ennemi au pas de charge. A peine ce mouvement fut-il exécuté, que l'artillerie commença et renouvela ses décharges avec la plus grande vitesse. La gauche de l'ennemi, dans laquelle cette nouvelle attaque inopinée porta le désordre, fléchit, et tout le reste de la ligne fléchit bientôt comme elle. Dès ce moment, la redoute et son artillerie furent en notre pouvoir, et les troupes qui la défendaient en pleine retraite. Les miennes les suivaient de très-près. La nuit approchait, elle commençait même à devenir obscure, lorsque le 111^e régiment, avec lequel je n'avais encore pu communiquer directement, s'étant réuni aux troupes qui poursuivaient l'ennemi, et s'étant abandonné avec trop d'ardeur à cette poursuite, éprouva une charge de cavalerie qui le mit un peu en désordre et lui causa quelques pertes. Cette charge n'eut pas d'autres suites. La division prit ses bivouacs en avant, en arrière, et sur les flancs de la redoute, où elle passa toute la

nuit et toute la journée du 6, sans être inquiétée le moins du monde par l'ennemi.

Dès le matin du 6, l'empereur se rendit à la redoute, et ce fut de ce point, où il passa plusieurs heures de la journée, qu'il reconnut les positions de l'armée ennemie, et arrêta toutes les dispositions d'attaque pour le lendemain.

Dans la nuit qui précéda le jour de la bataille de la Moskowa, la division Compans, forte de quatre régiments d'infanterie, de cinq bataillons chacun, et de trente bouches à feu, y compris l'artillerie régimentaire, se forma sur deux colonnes, de deux régiments chacune, serrées par division en masse, immédiatement à la droite de la grande batterie d'artillerie de position, que l'empereur avait fait établir dans la même nuit pour battre les redoutes ennemies au point du jour, moment indiqué pour le commencement de l'attaque.

La division Compans, qui était chargée de l'attaque de la principale redoute, avait été ainsi disposée sur deux colonnes parallèles, parce que le bois qui la séparait de cette redoute était défendu par de nombreux tirailleurs ennemis qu'il fallait nécessairement en déloger, pour que la colonne, particulièrement chargée de l'attaque de la redoute, pût marcher sans obstacle et dans le meilleur ordre, le long de la lisière de ce bois. La colonne de droite fut donc destinée à chasser vivement de front et à tenir éloignés sur son flanc droit ces nombreux tirailleurs; et celle de gauche, à la tête de laquelle se trouvait le 57^e régiment, fut char-

gée de marcher directement et rapidement sur la redoute. L'artillerie de la division se déploya en dehors du bois, immédiatement à la gauche de cette dernière colonne, pour suivre son mouvement et seconder son attaque.

Dès le point du jour, au premier coup de canon de la grande batterie, les troupes s'ébranlèrent et exécutèrent les divers mouvements qui leur avaient été ordonnés, avec autant de précision que de courage. Dès les premiers coups de fusil, l'artillerie des redoutes ennemies commença son feu. Les boulets, les obus, les biscaïens, les balles, tombaient de toutes parts. L'ardeur des troupes n'en fut pas refroidie. Le général Compans, qui en suivait de près les mouvements, fut atteint d'un biscaïen à l'épaule droite qui le renversa de son cheval, et le mit hors de combat, au moment où le 57^e régiment pénétrait dans la redoute. Dès lors il confia le commandement de sa division au général Teste et fit prévenir le général Desaix qu'il devait prendre celui des deux divisions réunies.

La division de ce général, qui marchait comme réserve immédiatement à la suite de celle du général Compans, ne tarda pas d'être obligée de concourir avec la colonne de droite à éloigner les tirailleurs ennemis qui, à tout instant, cherchait à les déborder.

Là se bornent les renseignements que le général Compans peut donner sur cette grande journée, dont il ne lui fut plus permis de suivre les opérations.

DIVISION DESAIX.

Le 7 septembre, à 7 heures du matin, la division Compans, formée sur deux colonnes, attaqua la redoute gauche de l'ennemi : une de ces colonnes, ayant avec elle la batterie de réserve de cette division, longeait le bois de haute futaie ; la division Desaix, également formée sur deux colonnes, reçut ordre de traverser le bois pour appuyer ce mouvement ; mais la 1^{re} brigade commandée par le général Frédérick se jeta beaucoup trop à droite, et un seul de ses bataillons parvint à se réunir au 108^e régiment. Le général Desaix marchait avec lui.

Ce général ordonna de faire un changement de direction à gauche, afin de tourner la redoute attaquée par la division Compans.

Au moment où le 108^e débouchait du bois, cette division était repoussée, et son artillerie, qui était restée en position sur la lisière, enlevée par les cuirassiers de la garde impériale russe.

Dès que le colonel Achard vit ce mouvement, il fit les commandements : « Par bataillons en masse, sur le premier bataillon déployez la colonne » et commencer le feu par les divisions têtes de colonnes, à mesure qu'elles se déployaient. Ce mouvement eut un plein succès ; les cuirassiers russes furent forcés de se retirer et le firent avec calme et sang-froid, en éprouvant une perte considérable.

Cette charge repoussée, le 108^e, échelonné par bataillons, marcha sur la redoute et eut à essuyer, non-seulement le feu des pièces de cette redoute, mais encore celui des batteries placées en avant des masses ennemies, ce qui n'empêcha pas son premier bataillon de s'en emparer. C'est dans ce moment que le colonel Achard fut atteint d'un boulet qui le blessa grièvement.

Un mouvement général de l'armée russe et une nouvelle charge de cavalerie forcèrent bientôt d'abandonner la redoute. En se retirant, le général Desaix eut le bras cassé d'un coup de biscaïen.

Le 108^e régiment perdit dans cette journée 25 officiers et 1,200 hommes tués ou blessés.

Pour ce qui concerne la force de l'armée russe, Boutourlin donne un détail des corps, qui s'élève à 133,500 hommes; et avec la cavalerie de Palhen, qui est oubliée, à 136,000 hommes. A Sainte-Hélène, Napoléon évaluait le nombre des soldats russes à 170,000 hommes. La différence avec la force donnée par Boutourlin peut venir des milices. Le colonel russe les compte seulement pour 10,000 hommes, tandis que les proclamations du comte Rotopschin aux habitants de Moscou, porte les renforts amenés de Kalouga, par Miloradowitch, à 36,000 hommes d'infanterie, 3,800 de cavalerie, avec 84 canons; et ceux de Markow

à 24,000 hommes, ce qui fait un total de 65,000, au lieu de 22,466 que donne Boutourlin.

(Extrait des mémoires inédits sur la guerre de Russie en 1812, par le lieutenant-général Pelet, directeur du dépôt général de la guerre).

Rapport du vice-roi au major-général.

D'après les ordres de sa Majesté, le 4^e corps d'armée partit le 5 septembre à six heures du matin, de son camp, en avant de Lousos. Après une heure de marche, une vive canonnade sur ma droite me fit connaître que l'ennemi résistait aux troupes qui s'avançaient par la grande route de Moscow. Les instructions de sa Majesté portaient de tourner la redoute de l'armée ennemie. Je m'emparai en conséquence d'un village bâti sur une éminence que les Russes avaient négligé d'occuper. Dès qu'ils nous en virent maîtres, ils commencèrent leur mouvement rétrograde. Ce mouvement ne put se faire que sous le feu de notre canon chargé à mitraille, qui prenait de flanc et de revers tous les corps qui passaient à portée. L'ennemi, recueilli par des troupes fraîches, arriva dans sa position de Borodino; des ouvrages de campagne ajoutaient beaucoup à la force naturelle du site. Dans l'après-midi, le 4^e corps entretint un feu d'artillerie très-vif, pour favoriser l'attaque que sa Majesté fit faire de la redoute à laquelle s'appuyait la gauche de l'armée ennemie.

La journée du 6 se passa en reconnaissance et en préparatifs. Sa Majesté mit à ma disposition les divisions Morand et Gérard et le corps de cavalerie du général Grouchy, auquel je joignis le lendemain la brigade de cavalerie légère du général Guyon. Dans la soirée les troupes furent disposées ainsi qu'il suit :

La division du général Morand à la droite, celle du général Gérard derrière elle : plus à droite et en arrière la cavalerie du général Grouchy ; chargée de gagner le terrain propre à son arme, aussitôt que les circonstances le permettraient : au centre, et en échelon de la division Gérard, était placée la division Broussier, ayant en réserve, derrière elle, la garde royale à pied et à cheval. La division Delzons formait l'extrême gauche ; elle était soutenue par la division de cavalerie légère aux ordres du général Ornano. Dans la nuit, le général du génie Poidevin jeta quatre ponts sur la petite rivière de Kolotcha, dont les bords escarpés, et coupés d'un grand nombre de ravins, nous séparaient de l'ennemi.

L'ordre de sa Majesté était de s'emparer du village de Borodino, aussitôt que j'entendrais la canonnade bien établie à ma droite, et d'avancer, à mesure de nos progrès, dans cette partie. En conséquence, le lendemain 5, à sept heures et demie du matin, le général Delzons fit attaquer le village de Borodino par le 106^e. Au moment où ce brave régiment, formé en colonne, pénétra dans le village, le général Plauzonne, qui le gui-

daît, tombe blessé à mort d'un coup de feu. Le 106^e, emporté par sa bravoure, passe rapidement les trois ponts que les ennemis avaient établis sur la Kolotcha, derrière le village, et s'avance vers les lignes ennemies. Les Russes, persuadés que notre intention était de déboucher de ce point pour séparer leur aile de leur centre, fixèrent pendant plusieurs heures toute leur attention de ce côté. L'adjudant commandant Boisseroles, dont j'ai beaucoup à me louer, avait remplacé le général Plauzonne; il fit d'excellentes dispositions pour la conservation du village de Borodino, qui, selon les instructions générales de la bataille, ne devait pas être dépassé.

Tandis que ceci se passait à ma gauche, j'avais porté en avant la division du général Morand, chargée d'attaquer la grande redoute qui couvrait le centre de l'armée ennemie. Elle se forma, la première ligne déployée, la seconde, par colonne de bataillon. Malgré quatre-vingts pièces d'artillerie et un feu violent de mousqueterie, cette brave division sortit en bataille des ravins et s'avança avec le plus grand calme sur le plateau. Le 30^e de ligne croisa la baïonnette et pénétra dans la redoute; mais il ne put s'y maintenir. Le général Bonnamy, qui marchait à la tête du régiment, fut blessé et pris dans la redoute. Pour le moment, nos efforts devaient se borner à la conservation du plateau, cinq lignes d'infanterie russe s'avançaient pour le reprendre, et abordaient la droite du général Morand. Je fis former aussitôt

la division Gérard, un peu en avant, à droite de la première; le 7^e léger fut placé à la gauche et je disposai la division Broussier pour les soutenir. Le combat s'engagea de nouveau sur toute cette ligne, avec une extrême vigueur. L'ennemi fit des efforts renouvelés pour emporter le plateau, mais ce fut en vain : les troupes de sa Majesté restèrent inébranlables dans leur position.

Dans l'espoir d'opérer une diversion utile pour dégager son centre, l'ennemi se décida à faire un grand mouvement de cavalerie par sa droite, et, tournant notre gauche, huit régiments et plusieurs milliers de cosaques débordèrent totalement cette aile, et l'artillerie russe fut doublée, pour canonner le village. Le brave colonel d'artillerie Demay fut tué sur le plateau en avant. La division de cavalerie légère du général Ornano, trop faible pour résister à des forces aussi considérables, se retirait en ordre. La 2^e ligne du général Delzons, qui avait constamment soutenu les troupes qui défendaient le village de Borodino, fut rapidement formée en carrés. Cette formation n'était pas encore achevée, lorsque les Croates reçoivent une charge qu'ils repoussent par leur feu. La cavalerie ennemie, renforcée par de nouveaux escadrons, vient charger le 84^e qui la reçoit de même. Les forces de cette cavalerie augmentant à chaque moment, elle renouvelle successivement ses charges sur les carrés du 8^e léger et des Croates, du 84^e et du 92^e, mais partout elle est reçue et renvoyée avec la même vigueur. Les hussards de la garde

impériale russe furent particulièrement maltraités; l'ennemi renouça à l'idée d'enfoncer notre infanterie.

Au centre et à la droite des troupes à mes ordres, le combat avait continué avec la même ardeur. Revenu de ma gauche, où ma présence avait été nécessaire, je fis de nouvelles dispositions pour l'attaque de la grande redoute¹. Cinq bataillons de la division Gérard, qui n'avaient pas donné, furent placés à la droite; la division Broussier en avant, et la division Morand à la gauche. Toute cette infanterie s'enleva au pas de charge et sans tirer. Dans ce moment même, les cuirassiers, qui étaient à sa droite, fournirent une charge très-brillante, et entrèrent dans la redoute. Les 21^e, 17^e, 9^e et 55^e de ligne attaquèrent la redoute de front et de flanc, et s'en emparèrent : elle était encore gar-

¹ Ceci répond victorieusement à ces demandes réitérées de la garde, que M. de Ségur fait partir de tous les points du champ de bataille. Le 106^e seulement, de la belle division Delons, avait beaucoup souffert, et au moment décisif où l'ennemi faisait marcher ses dernières réserves, deux des régiments de la division Gérard n'avaient pas encore donné; il en était de même de la division Morand; celle de Broussier tout entière n'avait point encore été engagée, non plus que la garde royale italienne. Dans les corps de cavalerie, plus de la moitié des régiments restait en réserve; au centre de l'armée, le général Friant n'engagea que le 45^e et le 33^e dans la terrible lutte qu'il eut à soutenir : ce n'est qu'à la fin de la journée qu'il mit en ligne le 48^e et le régiment Joseph-Napoléon. Le maréchal Ney conserva encore de plus grandes réserves, car il n'engageait qu'un seul régiment faisant tête de colonne.

nie de 21 pièces de canon. L'ennemi formé en arrière sur plusieurs lignes, et couvert par un ravin, ne peut résister à l'élan de nos troupes : elles le culbutent et parviennent à s'établir sur le plateau opposé; les Russes se retirent écrasés. Malgré les obstacles du terrain, le général Grouchy exécuta une belle charge avec la division de cavalerie du général Chastel, qui, dans ce moment, appuyait la gauche de l'infanterie. Le général Grouchy fut blessé légèrement d'un éclat d'obus.

Je devrais citer tous les régiments qui ont combattu, mais les 106^e, 9^e, 30^e et 21^e de ligne se sont singulièrement fait remarquer par leur calme et leur intrépidité. Mon état-major s'est particulièrement distingué; il s'est mêlé à plusieurs charges d'infanterie et de cavalerie. Presque tous les officiers qui le composent ont été blessés ou démontés. Je dois surtout faire connaître à V. A. tous les services essentiels qu'ont rendus, dans cette journée mémorable, les généraux Morand, Guilleminot, Gérard, Almeras et le colonel Bertrand du 166^e.

Mon aide de camp de Sève et le jeune Fontanes de Saint-Marcellin méritent d'être cités dans ce rapport.

Rouza, ce 10 septembre 1812.

Signé, EUGÈNE NAPOLEON.

*Rapport du maréchal duc d'Elchingin,
au major général.*

En avant de Borodino, route de Mojaïsk, le 9 sept. 1812.

Monseigneur,

Conformément aux ordres de V. A. S., les troupes du 3^e corps prirent position, le 5, en avant de l'abbaye de Koloskoïe, sur la gauche de la Kolotcha et se tinrent prêtes à soutenir le 1^{er} corps, dont une partie venait d'attaquer et d'emporter la redoute près du village.

Le 6, le 3^e corps ainsi que le 8^e, se formèrent sur la hauteur, en arrière de cette redoute ; la journée se passa en reconnaissances, et l'ennemi conservant sa position en arrière de Borodino, la bataille fut décidée pour le 7.

Les instructions que V. A. m'adressa le 7 au matin, portaient qu'avec le 3^e corps et le 8^e, que l'empereur venait de mettre sous mes ordres, je tiendrais le centre de la bataille, appuyant ma droite au 1^{er} corps, et ma gauche au 4^e. J'avais aussi à ma disposition le 3^e corps des réserves de cavalerie.

L'empereur ordonna que le 1^{er} corps commençât son attaque le long du bois, sous la protection des batteries de douze, qui avaient été construites pendant la nuit ; S. M. m'ordonna d'attaquer vers sept heures du matin. Je réunis aussitôt les généraux pour leur renouveler verbalement les instructions qu'ils avaient déjà reçues par écrit ; je fis lire

à la tête des troupes la proclamation de S. M. ; elle fut accueillie des soldats avec enthousiasme, et aux cris de *vive l'empereur !..... sur-le-champ*, nous marchâmes à l'ennemi.

Les divisions du 3^e corps s'avancèrent dans l'ordre suivant : la 10^e, la 25^e et la 11^e. La première en colonne d'attaque, ayant son dernier régiment en colonne par bataillons déployés à distance de division ; prête à former le carré et à servir de réserve. Le 8^e corps était déployé sur deux lignes.

La 10^e division, après avoir repoussé tous les tirailleurs et avant-postes, aborda la redoute de gauche de l'ennemi avec la plus grande valeur ; cette redoute était en même temps attaquée par les troupes du 1^{er} corps, de sorte que le 24^e d'infanterie légère et le 57^e de ligne y entrèrent pêle-mêle. L'ennemi, revenu de son premier étonnement, retourna sur ses pas pour reprendre cette redoute ; mais la 25^e division marcha dans le moment pour soutenir la 10^e, et l'ennemi fut repoussé. Une charge, que je fis exécuter avec succès à la 14^e brigade de cavalerie légère, seconda les efforts de cette infanterie.

Tandis que les 10^e et 25^e divisions étaient ainsi engagées, la 11^e marchait sur la redoute du centre qu'elle emporta. Les efforts réitérés de l'ennemi qui fit successivement plusieurs charges d'infanterie et de cavalerie, furent inutiles : il se retira dans un grand désordre et renonça à reprendre ses positions.

Le 8^e corps arrivait alors sur les hauteurs ; je le portai à droite pour attaquer, de concert avec les Polonais, l'extrême gauche de l'ennemi, ce qu'il exécuta avec beaucoup d'ensemble et de vigueur.

Aussitôt que je m'aperçus que la redoute de droite venait d'être enlevée par les troupes du 1^{er} et du 4^e corps, je me portai sur l'ennemi, débordant toujours sa gauche, jusqu'au moment où il se mit en pleine retraite.

Je ne saurais faire un trop grand éloge du beau dévouement des troupes sous mes ordres, et il m'est doux de penser que le zèle qui les anime sera apprécié par l'empereur, puisque S. M. elle-même en a été témoin.

La perte du 3^e corps a été de 2,500 tués ou blessés. Le champ de bataille atteste les pertes que l'ennemi a faites.

Signé, MARÉCHAL DUC D'ELCHINGEN.

Rapport du roi de Naples, au major général.

Dans la nuit du 6 au 7, je reçus les dispositions générales pour la bataille ; j'en ordonnai l'exécution, et, dès cinq heures du matin, les 1^{er}, 2^e et 4^e corps de réserve de cavalerie étaient en colonne par brigade, au pied de la redoute.

Le 1^{er} corps de réserve devait appuyer l'attaque

du 1^{er} corps d'armée; le 2^e celle du 3^e corps d'armée; le 4^e marchait en réserve au centre, et devait au besoin appuyer l'une ou l'autre. S. M. avait mis le 3^e corps de réserve à la disposition du vice-roi. Le signal de l'attaque donné, tout se mit en mouvement dans cet ordre.

L'empereur, ayant reçu l'avis que le prince d'Eckmühl venait d'être blessé, m'ordonna de me rendre auprès de lui et de prendre le commandement du 1^{er} corps d'armée, si ce prince se trouvait hors d'état de le conserver. Je revins rendre compte à S. M. qu'il m'avait répondu que sa blessure n'était qu'une contusion, et qu'il pouvait continuer à commander. Un moment après S. M. me dit de me porter en avant et d'aller voir ce qui se passait aux redoutes, je m'y rendis au galop. A mon arrivée nos troupes légères entrèrent dans la deuxième redoute dont elles étaient repoussées. Des cuirassiers russes chargeaient notre infanterie légère, mais ils furent reçus par une vive fusillade de notre infanterie et ramenés vigoureusement par la 1^{re} brigade de la division Bruyère. Une charge du régiment wurtembergeois, de la brigade Beurmann, fut faite en même temps avec le plus grand succès sur l'infanterie russe qui marchait sur la première redoute, et qui fut entièrement sabrée. Alors je fis marcher au pas de charge à la deuxième redoute qui fut enlevée pour toujours.

Tout le 1^{er} corps de cavalerie reçut l'ordre de se porter derrière ces mêmes redoutes, et le 4^e

corps reçut aussi l'ordre de s'avancer, de passer le ravin et de charger les pièces de canon de l'infanterie qui étaient au village, position la plus importante de l'ennemi. Le général Latour-Maubourg, à la tête des cuirassiers saxons, déboucha sur l'ennemi, malgré le feu de l'artillerie et de l'infanterie, les chargea, en sabra un grand nombre, et se maintint dans sa position : pendant ce temps, le général Nansouty, à la tête de la 1^{re} division de cuirassiers, aux ordres du général Saint-Germain, chargeait vigoureusement tout ce qui se trouvait à droite des deux redoutes et balayait la plaine jusqu'au ravin du village.

Dans ce moment, sa Majesté m'envoya la division Friant ; le général Dufour passa le ravin à la tête du 15^e régiment d'infanterie légère, chassa successivement l'ennemi et arriva sur les hauteurs principales de la position qui se trouvait en arrière du village ; le général Friant appuya ce mouvement avec tout le reste de sa division disposée en réserve par brigade. Je fis alors passer le général Caulincourt à la tête du 2^e corps de réserve : à peine fut-il de l'autre côté du ravin que je lui donnai l'ordre de charger sur la gauche tout ce qui se trouverait d'ennemis et de tâcher d'aborder la grande redoute, qui, nous prenant en flanc, nous faisait beaucoup de mal, s'il trouvait l'occasion favorable. Cet ordre fut exécuté avec autant de célérité que de bravoure ; le général Caulincourt à la tête de la 2^e division de cuirassiers, aux ordres du général Wathier, culbuta tout ce qu'il

rencontra devant lui, et, se trouvant avoir dépassé la grande redoute de gauche, il rabattit dessus, et avec le 5^e de cuirassiers il l'enleva à l'ennemi. Ce brave général mourut glorieusement dans cette même redoute qui fut conservée jusqu'à l'arrivée des troupes de la division Gérard. Cependant les Russes formèrent plusieurs masses d'infanterie, composées de la garde et de leur réserve, appuyées par une nombreuse cavalerie : l'ennemi marchait pour reprendre le village; j'avais fait successivement arriver toute l'artillerie de la cavalerie, et celle de la division Friant. Environ quatre-vingts pièces de canon furent mises en batterie jusqu'à portée de mitraille des masses ennemies, je fis faire un feu roulant qui arrêta les mouvements des Russes. L'empereur a pu se convaincre lui-même du mal que l'artillerie a fait à l'ennemi, en parcourant hier le champ de bataille.

Les cuirassiers russes appuyaient le mouvement de leur infanterie et chargèrent à différentes reprises sur l'artillerie, la cavalerie et l'infanterie françaises. Ils furent constamment repoussés avec la plus grande perte, et le champ de bataille est couvert de leurs morts. Ils ont énormément perdu de leurs chevaux dans ces différentes charges. La brigade de carabiniers, aux ordres des généraux Paultre et Chouard, et les 11^e et 12^e régiments de chasseurs, conduits par le général Pajol, ainsi que la division Saint-Germain et la division Bruyères, se sont particulièrement distingués, se trouvant en tête.

Il était temps d'éteindre tous les feux de l'artil-

lerie ennemie et de lui enlever la dernière position qui se trouvait en avant de la gauche du troisième corps. J'ordonnai à la division Friant de marcher ; pendant ce temps je fis pousser une charge vigoureuse sur tout le front. L'ennemi fut culbuté , il se jeta dans le bois , il retira son artillerie ; toute la pleine fut nettoyée , et la dernière position fut enlevée : c'est là que j'eus le bonheur de rencontrer Sa Majesté.

Voilà à peu près l'historique de ce qu'ont fait les troupes sous mes ordres , à la bataille du 7. Les corps de toutes les armes ont rivalisé de zèle , de courage et de dévouement pour le service de l'empereur. Dès que les états des généraux , officiers , sous-officiers et soldats qui se sont le plus distingués me seront parvenus , je m'empresserai de faire connaître leurs noms. Je dois cependant citer particulièrement les généraux Montbrun et Caulincourt , qui sont morts glorieusement sur le champ de bataille. Le général Belliard a eu un cheval tué sous lui et deux de blessés.

Les généraux Nansouty, Grouchy, Friant, Bordesoult, Mouriez, Queunot, Roussel, Chouard et Bessières se sont distingués. Les généraux Latour-Maubourg, Pajol, Bruyères, Lahoussaye, Piré, Jacquinot et Dufour, ainsi que les généraux Dery et Dumont, qui ont marché à la tête des différentes charges, ont tous eu des chevaux tués ou blessés.

Je dois citer aussi les généraux Pignatelli, Rossetti, les colonels Romeuf, Gobert, Picerno et

Berthemy (ce dernier a été blessé), le chef d'escadron Bonnafoux, aussi blessé, le prince Curiati et les lieutenants Beaufremont, Petetin et Pérignon. Ce dernier, dévoré par la fièvre et que je voulus renvoyer, me répondit : « Sire, je demande à » Votre Majesté de rester auprès d'elle ; on n'est » point malade le jour d'une bataille. »

Je citerai le colonel Borelli, ainsi que les officiers de mon état-major, dont j'ai l'honneur de vous envoyer l'état et pour lesquels je demande de l'avancement à Votre Majesté.

signé, JOACHIM NAPOLÉON.

Mojaisk, le 9 septembre 1812.

Rapport du général prince Poniatowski au major-général.

Au champ de bataille, le 7 septembre 1812,
à 10 heures du soir.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime de la journée d'aujourd'hui.

A cinq heures du matin, le 5^e corps s'est mis en mouvement. En faisant le tour du bois, nous arrivâmes sur la vieille route de Smolensk à Moskow ; nous poursuivîmes cette route, et, au débouché du bois, dans la plaine, nous aperçûmes

une forte colonne d'infanterie près le village de Passarewo. Je fis établir une batterie de plusieurs pièces de six et de douze, sur un mamelon à gauche de la route; et ayant fait battre pendant quelque temps la colonne, je fis avancer rapidement mon infanterie et enlever de vive force le village de Passarewo, et, par une seconde attaque, le petit bois qui se trouve en avant du village.

Le pays étant extrêmement fourré, depuis le petit bois jusqu'au haut du mamelon qui domine toute la plaine, et qui était fortement occupé par l'ennemi, je fis jeter trois bataillons en tirailleurs dans les broussailles qui étaient remplies d'une grande quantité de chasseurs à pied russes; une vive fusillade s'engagea de suite, ainsi qu'une canonnade des plus fortes qui a duré jusqu'à midi. J'ordonnai qu'on prît le mamelon d'assaut. Les premiers bataillons parvinrent, après de grands efforts, à le couronner; mais, quoique soutenus par d'autres bataillons, il leur devint impossible de se soutenir contre une force infiniment supérieure. Nous fûmes repoussés du mamelon; mais nous parvîmes à nous maintenir dans le taillis, selon l'ordre que nous avait donné sa Majesté, et je fis continuer à battre de mes batteries le sommet du mamelon où l'ennemi avait douze pièces de gros calibre.

Nous restâmes dans cette position jusqu'à deux heures du soir, où, m'étant aperçu qu'on faisait des progrès considérables sur le centre, j'ordonnai une nouvelle attaque sur le mamelon, laquelle fut se-

condée par la cavalerie qui arriva par le revers du mamelon, presque au même instant que l'infanterie, et nous parvîmes à nous y établir. L'ennemi fit des efforts pour le reprendre : non-seulement il fut brusquement repoussé, mais je le poursuivis vigoureusement avec de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie à cheval, à plus d'une lieue. La cavalerie fit plusieurs charges sur l'infanterie qui éprouva de grandes pertes. On ne fit que peu de prisonniers, car la cavalerie sabra tout ce qui lui tomba sous la main après qu'elle eût essuyé plusieurs décharges. Nous ne primes qu'un caisson de munitions de douze, et un certain nombre d'obus chargés. Les prisonniers qu'on a fait seront envoyés demain matin au quartier-général. En attendant, j'ai l'honneur d'envoyer à votre Altesse Sérénissime un officier qui vient d'abandonner les drapeaux russes, désirant, comme Polonais, servir sa patrie. Il est en état de nous donner de très-bons renseignements. Il paraît, d'après ce qu'il m'a dit, que le cinquième corps a eu aujourd'hui devant lui le corps d'armée de Tulzkoff, composé de la division de grenadiers de Strogonoff, nommée la seconde garde, et la division de Kanowitchin, plus de deux bataillons de grenadiers de réserve, deux régiments de milice, un régiment de hulans et un de hussards.

Je ne saurais que m'applaudir de l'heureux résultat que je dois à la bravoure et au zèle des généraux, des officiers et de la troupe. Avant que je puisse faire connaître à votre Altesse Sérénis-

sime les noms de ceux qui se sont particulièrement distingués, je dois recommander à votre Altesse Sérénissime M. le général Sébastiani, dont les bons conseils m'ont autant aidé dans les dispositions que sa vigoureuse manière d'agir dans l'exécution.

Demain j'aurai l'honneur de transmettre à votre Altesse Sérénissime l'appel avec la perte exacte qu'a essuyée le cinquième corps; celle de l'ennemi a été extrêmement considérable, témoin le champ de bataille et la déclaration de l'officier ci-dessus mentionné.

J'attends les ordres de votre Altesse Sérénissime et j'ai l'honneur d'être, etc.

Le général commandant le 5^e corps,

Signé, JOSEPH, prince PONIATOWSKI.

Extrait d'une notice du lieutenant général Pelet.

Quelques personnes mues par des intérêts que ce n'est point ici le lieu d'approfondir, ont cru pouvoir reprocher à l'empereur de s'être tenu constamment loin du champ de bataille, auprès de la redoute de Schwardino. Le fait est faux. Lorsque la position de l'ennemi fut prise, il vint au contraire la reconnaître, et voulait même enlever les deux redoutes de Gorki; les seules qui fussent encore occupées par les Russes.

Nous citerons à ce sujet le passage suivant, extrait des mémoires inédits de M. le lieutenant général Pelet, aujourd'hui directeur du dépôt général de la guerre. Nous avons trouvé ces détails dans une excellente notice, publiée par cet officier général, sur la bataille de la Moskowa.

« Napoléon était peu satisfait des résultats de la
» bataille qu'on ne put apprécier réellement que
» les jours suivants. L'ennemi avait fait des pertes
» énormes depuis qu'il avait dû subir à découvert
» le feu de notre artillerie. Les champs se déro-
» baient sous des monceaux de cadavres ; ils of-
» fraient plusieurs Russes pour un Français. Ce-
» pendant nous n'avions pris que des hommes iso-
» lés, des blessés, et les pièces renfermées dans
» les ouvrages. Les Russes avaient opposé par-
» tout une résistance qui ne cessait qu'avec la vie.
» Napoléon voulait rompre l'armée ennemie et la
» poursuivre l'épée dans les reins, afin de com-
» pléter sa destruction. Il fallait pour cela enlever
» un dernier ouvrage, cette redoute de Gorki, qui,
» appuyant la défense au ravin de la Stonitza,
» prenait à revers tout le terrain compris entre le
» village et la redoute des cuirassiers.

» L'empereur ayant le dessein d'attaquer cet
» ouvrage, s'en approcha pour le reconnaître. Le
» feu était extrêmement vif. Vers quatre heures,
» Napoléon, laissant l'état-major en arrière, s'a-
» vança au delà d'un petit bois en face de Gorki.
» Berthier, Caulincourt, Duroc et Bessières le
» suivaient avec un seul page ; Joachim vint l'y

» rejoindre. Ils étaient sous la fusillade des tirail-
» leurs ennemis. Napoléon s'obstinait à vouloir
» enlever cette redoute et répétait : *que la victoire*
» *n'avait pas produit encore les résultats que l'on*
» *pouvait en attendre.* Tous ceux qui l'accompa-
» gnaient furent opposés à l'attaque. Tous pré-
» tendaient que l'armée était excédée de fatigue et
» qu'il ne restait que la garde. Berthier disait :
» *qu'on se trouvait à 600 lieues de la France; que*
» *l'on avait perdu plus de 30 généraux; que pour*
» *forcer cette position difficile, on sacrifierait les*
» *meilleurs soldats, et qu'on ne prendrait que quel-*
» *ques centaines d'hommes; que le prix était dans*
» *Moscow.....* Bessières ajouta *qu'il fallait con-*
» *server la garde, dernière réserve de l'armée,*
» *qui répondait de l'empereur à la France, etc.*
» Tous pressaient Napoléon de ne pas rester sous
» la fusillade ennemie, et s'offrirent d'aller plus
» avant pour mieux voir le terrain. Il persistait
» encore, lorsqu'un général ou un officier supé-
» rieur du premier corps, excité par la vue des
» dangers qui menaçaient l'empereur, vint le
» prendre par le bras et lui dire : *ce n'est pas la*
» *votre place, sire, l'ennemi vient d'apercevoir ce*
» *groupe; et il dirige ses pièces de ce côté.* Napo-
» léon se laissa emmener, et peu après le terrain
» fut sillonné par la mitraille. »

Le général Pelet cite à l'appui de son assertion
le témoignage du duc de Vicence, alors grand
écuyer de l'empereur.

LETTRES ET RAPPORTS EXTRAITS DE LA NOTICE
PUBLIÉE PAR M. LE LIEUTENANT GÉNÉRAL
PELET, SUR LA BATAILLE DE LA MOSKOWA.

Rapport du roi de Naples au major général.

Le 4 et le 5, l'avant-garde de l'armée de S. M. mena vivement l'arrière-garde ennemie et la chassa de toutes ses positions. L'ennemi montra surtout une grande résistance le 5. Dans la journée du 4, tout le monde fit son devoir; mais M. le comte Périgord, colonel du 8^e régiment de chasseurs à cheval, se distingua en repoussant avec succès plusieurs charges d'une cavalerie beaucoup plus forte que la sienne.

Le soir, sa Majesté donna l'ordre d'attaquer la redoute avec la cavalerie de la division Compans et le corps polonais.

Le général Compans disposa ses colonnes d'attaque, et marcha sur le village de situé au pied de la redoute et du bois qui était à la droite; la cavalerie la soutenait. Maître du village et du bois, le général Compans fit marcher à la redoute qui fut enlevée à la baïonnette par le 61^e régiment. Cependant plusieurs charges de cavalerie avaient lieu, et les cuirassiers russes étaient écrasés par le feu de notre infanterie, par celui de l'artillerie et par notre cavalerie.

L'ennemi revint à la charge, avec deux colonnes d'infanterie, pour reprendre la redoute; mais

il fut reçu vigoureusement par la division Compans et obligé de se retirer après une longue fusillade. Pendant ce temps, le prince Poniatowski chassait à ma droite l'ennemi devant lui et s'emparait d'une position accidentée. Le combat dura jusqu'à dix heures du soir, et l'on prit position.

Le résultat de cette journée donne à S. M. quelques prisonniers, sept pièces de canon, et la position qu'elle avait désiré occuper.

Tout le monde a fait son devoir, le général Catane et le marquis Gulano, mes aides de camp, ont été blessés. J'adresserai à l'état-major l'état des officiers, sous-officiers et soldats, qui se sont le plus distingués, en sollicitant pour eux l'avancement et les récompenses qu'ils méritent.

Mojaisk, le 9 octobre 1812.

Signé JOACHIM NAPOLEON.

Lettres du major général au roi de Naples.

Au camp, à deux lieues en arrière de Mojaïsk, le 6 septembre,
à quatre heures et demie du soir.

Toute la cavalerie sous les ordres de V. M. dans la journée de demain, sera composée des 1^{er}, 2^e et 4^e corps de réserve de cavalerie. L'intention de l'empereur est que ces trois corps de cavalerie soient formés en escadrons sur la droite de la redoute que nous avons prise hier. Demain 7, à cinq heures du matin, pour la bataille, V. M. mettra le 5^e corps de cavalerie de réserve, aux ordres du vice-roi. Ce corps de réserve de cavalerie et la division du général Ornano seront comman-

dés par le général Grouchy, sous les ordres du vice-roi, et seront en bataille par escadrons, demain 7, à trois heures du matin, sur la position qu'occupe S. A. I.

Au prince d'Eckmühl.

Même heure du même jour.

L'intention de l'empereur est que, demain 7, à 5 h. du matin, la division Compans soit rangée par brigade dans le bois au delà de la redoute prise hier; ayant en avant d'elle les seize pièces de batterie de réserve du 1^{er} corps, et les quatorze pièces qui appartiennent à cette division; ce qui formera une batterie de trente pièces de canon. Vous ferez, M. le maréchal, former la division Desaix de la même manière, entre la redoute prise hier et le bois, ayant les quatorze pièces de canon de ligne sur la gauche. La division Friant sera formée de la même manière, c'est-à-dire par brigades et placés à la même heure à la hauteur de la redoute.

Je donne ordre au maréchal duc d'Elchingen, de prendre le commandement du 8^e corps. Il placera les divisions du 3^e corps derrière la redoute prise hier; rangées en bataille par brigades, ayant leur artillerie sur la gauche. Derrière les trois divisions du 3^e corps, il placera, par brigades, les deux divisions du 8^e corps, ayant leur artillerie sur leur gauche.

Quant à la garde impériale, elle sera toute placée en bataille par brigades, en arrière de la gauche de la redoute. La jeune garde en tête, la

vieille garde, et la cavalerie. Toute l'artillerie de la garde sera placée sur la gauche. (Même ordre à la garde.)

Au vice-roi.

Même jour à cinq heures du soir.

L'empereur met sous vos ordres, pour la bataille qui doit avoir lieu demain, la division Morand, 1^{re} division du 1^{er} corps, et la division Gudin, 3^e division du même corps. Vous avez également sous vos ordres le 3^e corps de cavalerie et la division Ornano. Cette cavalerie sous vos ordres sera commandée par le général Grouchy. Tout devra être en position demain matin à cinq heures, sur le plateau que vous occupez. V. A. fera construire dans la nuit trois ponts qui lui serviront à déboucher sur le plateau qu'occupe l'ennemi. J'ordonne au génie, etc., etc.

Au général Lariboissière.

Même jour à cinq heures du soir.

L'empereur ordonne que, de concert avec le général Chasseloup, vous fassiez construire cette nuit deux batteries pouvant contenir chacune vingt-quatre pièces de canon; vous placerez ces deux batteries vis-à-vis les redoutes que l'ennemi a construites en face de la position du prince d'Eckmühl, sur le plateau où a eu lieu l'attaque d'hier. A trois heures du matin 7, les seize pièces de la batterie de réserve du 3^e corps, et huit obusiers de l'artillerie seront en batterie à la batterie de

gauche, la plus près du village occupé par l'ennemi. A la même heure, vingt-quatre bouches à feu de la réserve de la garde seront en batterie, à la batterie de droite qui se trouve la plus éloignée du village.

Il sera aussi construit à la même heure, trois heures du matin, sur le plateau qu'occupe le vice-roi, une batterie capable de contenir vingt-quatre pièces de canon, cette batterie sera construite de manière à contre-battre la redoute que l'ennemi a faite de l'autre côté du ravin. Vingt-quatre bouches à feu de réserve et huit obusiers du 4^e corps s'y trouveront en batterie à trois heures du matin.

Il sera construit pour demain, à trois heures du matin, à la position du vice-roi, trois ponts pour pouvoir déboucher sur le plateau qu'occupe l'ennemi.

A l'intendant général.

Même jour à cinq heures du soir.

Demain 7, l'armée sera en position à cinq heures du matin pour livrer bataille à l'ennemi. L'ambulance de l'aile droite de l'armée sera au village par où a débouché à l'attaque d'hier la division Compans. Il s'y trouve un petit château qui servira d'ambulance; le vice-roi désignera les lieux où devront se placer les ambulances de son corps d'armée.

Toutes les ambulances de l'armée, c'est-à-dire celles de l'administration générale, seront placées à cinq cents pas derrière la redoute prise hier, et ces ambulances avanceront toujours à mesure que

l'armée avancera ; se tenant à cinq cents pas en arrière , conformément aux dispositions prescrites par le règlement de campagne. Vous ordonnerez toutes les mesures nécessaires pour faire enlever les blessés du champ de bataille et les faire évacuer.

Ordre pour le 7 septembre 1812.

Au camp, en arrière de Mojaïsk, le 6 septembre 1812.

A la pointe du jour, les deux nouvelles batteries construites pendant la nuit sur le plateau du prince d'Eckmühl, commenceront leur feu contre les deux batteries ennemies opposées.

Au même moment le général Pernety, commandant l'artillerie du 1^{er} corps, avec les trente bouches à feu qui sont à la division Compans, et tous les obusiers des divisions Desaix et Friant, qui se porteront en avant, commencera le feu et écrasera d'obus la batterie ennemie, qui, par ce moyen, aura contre elle :

24 pièces de la garde.

30 *idem* de la division Compans.

8 *idem* des divisions Desaix et Friant.

Total, 62 bouches à feu.

Le général Fouché, commandant l'artillerie du 3^e corps, se portera avec tous les obusiers du 3^e et du 8^e corps, qui sont au nombre de seize, autour de la batterie qui bat la redoute de gauche, ce qui fera quarante bouches à feu contre cette batterie.

Le général Sorbier sera prêt au premier commandement à se détacher avec tous les obusiers de la garde, pour se porter sur l'une ou l'autre redoute.

Pendant cette canonnade, le prince Poniatowski se portera au village vers la forêt, et tournera la position de l'ennemi.

Le général Compans longera la forêt pour enlever la première redoute.

Le combat ainsi engagé, les ordres seront donnés selon les dispositions de l'ennemi.

La canonnade de la gauche commencera au moment qu'on entendra la canonnade de droite. Une forte fusillade de tirailleurs sera engagée par la division Morand et par les divisions du vice-roi, aussitôt qu'ils verront l'attaque de la droite commencée. Le vice-roi s'emparera du village, débouchera par ses trois ponts sur la hauteur, dans le temps que les généraux Morand et Gérard déboucheront, sous les ordres du vice-roi, pour s'emparer de la redoute de l'ennemi, et former la ligne de l'armée.

Le tout se fera avec ordre et méthode, en ayant soin de tenir toujours une grande quantité de réserves.

Le prince de Neuschâtel, major général,

ALEXANDRE.

Pour copie conforme, le général chef d'état-major du 1^{er} corps,

ROMOEUF.

586893

581

MARIO
LEGATORIA
E AFFINI - C/
Vico Figurali, ... Archivio
NAPOLI - Tel. 2377 22
Cod. Fil. ... MRA 56 H14 F339R

